

Sylvie Cormier

TRADUIRE STEPHEN LEACOCK HUMORISTE CANADIEN

Abstract

Between 1950 and 1984, the humour of Stephen Leacock is translated in ten different countries, but not in Quebec – until 1985. An examination of existing French translations of Leacock reveals some of the problems for the translator. For example, proper names. Translators leave some unchanged, but Mr. Butt may be translated into M. Fouine, Dr. William Jaws into Docteur L. A. Mâchoire, and Lady Nearleigh Slopover into Lady des Bordes Presque. Mr. Appin-Hyphen-Smith may remain unchanged or become Mr. Appin-Twrèsd'ounione-Smith. Regional idiom and accent may also pose a problem. Does one translate the doubtful “musicality” of a character who says “nowp,” “thowp,” and “sowp” semantically (“nan”, “touai” and “choupe”) or phonetically (since humour here is based on sound). And how should one translate a Leacock character’s French: “Bringez-moi de la soupe, de la fish, de la roast pork et de la fromage”?

The author’s research on the French translations of Leacock reveals that all translations may not be indexed, that each translator tackles the problems differently, that no translation is definitive, and that delight and the audacity of the moment may be central to the art of translation.

1. Introduction

PLUS DE 50 OUVRAGES de Stephen Leacock ont été publiés entre 1906 et 1944. Il est l’auteur d’une pièce de théâtre, de deux biographies et de cinq travaux de critique littéraire. Nous lui devons aussi une biographie, des livres d’histoire et un certain nombre de traités sur l’économie, les sciences politiques, de même que sur l’éducation. Enfin, il a écrit des centaines de nouvelles humoristiques, réunies dans pas moins d’une vingtaine de recueils.

Stephen Leacock était professeur de sciences politiques à l’Université McGill et spécialiste en économie. Par déformation professionnelle, il a peut-être cherché à optimiser le rendement de sa production littéraire. En effet, plusieurs de ses titres font l’objet d’éditions répétées, de compilations, de refontes ou de traductions. Cependant, il nous est permis de croire que le succès qu’ont surtout connu ses nouvelles humoristiques n’est pas le résultat d’une solide étude de marché, visant à assurer la fortune et la gloire de l’auteur. Même s’il est effectivement devenu célèbre et malgré l’intensité du travail investi, Stephen Leacock semble plutôt aborder la création littéraire avec une certaine humilité et beaucoup de respect :

Many of my friends are under the impression that I write these humorous nothings in idle moments when the wearied brain is unable to perform the serious labours of the economist. My own experience is exactly the other way. The writing of solid, instructive stuff fortified by facts and figures is easy enough. There is no trouble in writing a scientific treatise on the folklore of Central China, or a statistical enquiry into the declining population of Prince Edward Island. But to write something out of one’s own mind, worth reading for its own sake, is an arduous contrivance only to be achieved in fortunate moments, few and far between. Personally, I would sooner have written “Alice in Wonderland” than the whole Encyclopaedia Britannica.

(Leacock, 1912: x)

C’est en qualité de lectrice que j’ai d’abord découvert Stephen Leacock. Je souhaitais enrichir mes connaissances en matière de littérature canadienne et j’ai mis la main sur une vieille édition de *Moonbeams from the Larger Lunacy*, un recueil de dix-sept nouvelles humoristiques. Rapidement, j’ai été séduite par l’humour mordant de Stephen Leacock, la finesse de ses observations et l’équilibre de ses textes. Néanmoins, je me suis aussi posé une foule de questions sur les procédés et les mécanismes – conscients ou non – conduisant à de tels résultats. J’ai donc choisi d’étudier et de traduire Stephen Leacock, dans le cadre d’une maîtrise à l’Université de Montréal. Je compte terminer ce travail en juillet 1993.

2. Traductions déjà publiées

Mon directeur de recherche Alexis Nuselovici m'a demandé de travailler une nouvelle qui n'ait jamais été traduite. Il a donc fallu identifier quels ouvrages de Stephen Leacock avaient déjà été traduits pour ensuite choisir un texte qui puisse faire l'objet d'une étude relativement approfondie. J'ai cru bon de lire les traductions françaises des textes humoristiques de Stephen Leacock pour prendre conscience des problèmes déjà rencontrés par les autres traducteurs. Parallèlement, j'ai pris la plume – ou j'ai touché le clavier – pour consigner mes observations et traduire à mon tour, non sans fixer certains objectifs et établir les limites du travail. (Et puisque nous abordons ici le sujet des limites, précisons qu'il sera uniquement question dans cet exposé des traductions antérieures de Stephen Leacock et de certains problèmes de traduction.)

Afin de déterminer quelles traductions d'œuvres canadiennes ont déjà été publiées, trois ouvrages de références sont d'un très grand secours. Pour commencer, l'excellente *Bibliographie de livres canadiens traduits de l'anglais au français et du français à l'anglais* de Philip Stratford nous permet de retracer les livres canadiens qui ont été traduits en français ou en anglais jusqu'en 1977. Deuxièmement, l'*Index Translationum*, périodique publié par l'UNESCO, recense les traductions en diverses langues publiées dans plus de trente pays, à partir de 1948. Il existe aussi une première série d'*Index Translationum* publiés de 1932 à 1939 par l'Institut international de coopération intellectuelle. Cependant, beaucoup moins de pays y sont représentés. Enfin, les *Library of Congress and National Union Catalog Author Lists* regroupent les descriptions de tous les ouvrages achetés par toutes les bibliothèques américaines. La seule réserve que j'ai à l'endroit de ces sources de référence, en général très précieuses, c'est que certaines traductions publiées leur échappent. Par exemple, les traductions réunies dans des ouvrages collectifs ou dans des anthologies qui regroupent parfois des auteurs de différents pays. Ainsi, depuis le début de mes recherches, j'ai mis la main sur une anthologie comportant des nouvelles de Leacock traduites en français, mais qui n'était listée sous le nom de l'auteur dans aucun des ouvrages de référence cités; et il existe peut-être d'autres traductions françaises dont je n'aurais pas encore pris connaissance.

Après avoir consulté la *Bibliographie de livres canadiens traduits de l'anglais au français et du français à l'anglais*, l'*Index Translationum* et le *National Union Catalog*, j'ai découvert une surprenante réalité. De 1950 à 1984, Stephen Leacock a été traduit dans les pays suivants : Bulgarie, Israël, Inde, ancienne Yougoslavie, France, Hongrie, Roumanie, ancienne Tchécoslovaquie, Danemark et ancienne Union des républiques socialistes soviétique. Mais ce n'est qu'en 1985 qu'il sera traduit une première fois au Québec. Maigre consolation, il fera quand même l'objet d'une autre traduction en 1986.

Jusqu'à présent, j'ai identifié six ouvrages comportant des traductions françaises de textes humoristiques de Stephen Leacock. En voici la liste, par ordre chronologique :

1. En 1958, Pierre Daninos présente aux lecteurs *Tout l'humour du monde*, une anthologie qui regroupe des textes écrits par des auteurs de différents pays. On y trouve 4 nouvelles empruntées à *Literary Lapses* et à *Nonsense Novels* de Stephen Leacock. Elles sont traduites par Marie-Pierre Dalbène. Cet ouvrage a été publié à Paris, chez Hachette.
2. Michel Chrestien traduit *Literary Lapses* en 1963. Il s'agit d'un recueil de 40 nouvelles dont la traduction a d'abord été publiée sous le titre d'*Histoires humoristiques* par l'éditeur Robert Laffont, dans la collection Pavillons. *Histoires humoristiques* a été réédité en 1972, toujours chez Laffont, dans la collection Le livre de poche. Enfin, cette traduction a été publiée une troisième fois par l'Union générale des éditions, en 1981, sous le titre de *Ne perdez pas le fil, histoires humoristiques*. « Ne perdez pas le fil » est l'une des quarante nouvelles du recueil.
3. *My Victorian Girlhood – Mémoires d'une jeune fille victorienne* est une édition bilingue publiée à Paris en 1964 et qui met en valeur une nouvelle empruntée à *Model Memoirs*. Le traducteur est Jean Gattégno et le texte est accompagné de dessins de Raoul Mouillard. À titre d'information, cet ouvrage fait partie de la collection de la bibliothèque de Saint-Boniface, au Manitoba.
4. En 1966, *Textes choisis* est publié à Paris chez Julliard. Il s'agit d'une anthologie qui puise des nouvelles humoristiques dans différents livres de Leacock. Dans cet ouvrage, Francine Sternberg traduit la plupart des nouvelles, mais Maurice Dekobra et Michel Chrestien en traduisent aussi.
5. *Un grain de sel...* est une autre anthologie, cette fois publiée au Québec, en 1985, chez l'éditeur Pierre Tisseyre. Elle est composée de 16 textes choisis et traduits par Suzanne Saint-Jacques Mineau, avec l'aide financière du Conseil des Arts du Canada. À ce sujet, j'aimerais rapporter certains propos tenus par Suzanne Saint-Jacques Mineau. Le passage qui suit est tiré d'une entrevue menée par Anne Boisvert et publiée dans la revue *Circuit* :

Je me suis présentée chez Pierre Tisseyre avec un choix de textes et, comme il était intéressé, il m'a suggéré de soumettre le projet au Conseil des Arts. Cela a été très long. Il faut d'abord qu'on vous accepte sur la liste du Conseil et, avant d'y être inscrit, un

échantillon de votre travail doit être soumis à un jury qui l'évalue. Après une année d'attente, le projet a enfin été subventionné. J'avais choisi des textes, mais certains d'entre eux avaient déjà fait l'objet d'une subvention et j'ai été obligée de modifier mon choix alors que je croyais tout réglé. Toutes ces démarches ont été très longues; elles ont duré presque quatre ans. (Saint-Jacques Mineau, 1986 : 15)

6. *Sunshine Sketches of a Little Town* a été traduit par Élise de Bellefeuille et Michel Saint-Germain. Ce livre humoristique divisé en chapitres ou petites histoires étroitement liées les unes aux autres est devenu en français *Un été à Mariposa, croquis en un clin d'œil*. Il a été publié en 1986, à Montréal, chez Québec / Amérique.

Un total de 74 nouvelles humoristiques ont été traduites et publiées en français, plus *Un été à Mariposa*, qui ressemble plutôt à un roman. De plus, certaines nouvelles ont fait l'objet de plus d'une traduction. Afin d'étudier comment traduire Stephen Leacock, j'ai donc lu et comparé une bonne partie des textes déjà traduits. Cet exercice m'a permis de relever certains problèmes de traduction, de même que les solutions proposées par les courageux traducteurs.

Avant d'aller plus loin, je souhaite cependant souligner que l'objectif de cet exercice est purement heuristique. En aucune façon, la compétence des traducteurs cités n'est-elle remise en cause. En effet, je serais encline à partager l'opinion d'André Markowicz, interviewé par Roch Côté dans un article intitulé *Ne tirez pas sur le traducteur!* (quotidien montréalais *Le Devoir*) :

« Les traductions dépendent du moment où elles sont faites », explique André Markowicz, le nouveau traducteur de Dostoïevski. [...]

« Une traduction définitive, cela n'existe pas. Ce qui compte finalement c'est une suite de traductions. [...] »

Trente ans, « c'est la durée de vie moyenne d'une traduction », selon Markowicz. On traduit pour son temps. Et les temps changent. (Côté, 1992 : D-1)

3. Problèmes de traduction identifiés

Choix lexicaux :

- ? Traitement des noms propres
- ? Traitement des langues étrangères
- ? Traitement des patois et des niveaux de langue

Références à l'époque où le texte est écrit ou lu :

- ? Langues
- ? Dates
- ? Système social et culture
- ? Coût de la vie

Références à l'endroit où le texte est écrit ou lu :

- ? Langues
- ? Unités de mesure
- ? Système social et culture
- ? Monnaies

4. Exemples de problèmes de traduction

A. Traitement des noms propres

Les raisons sociales, les noms des personnages et des entités géographiques, de même que les titres d'écrits comptent parmi les noms propres souvent rencontrés dans les nouvelles de Stephen Leacock.

Certains noms propres ne font pas l'objet d'une transformation au moment de la traduction vers le français. Par exemple, Michel Chrestien et Francine Sternberg reproduisent fidèlement dans leurs textes la majorité des noms des personnages choisis par Stephen Leacock : *Lord Oxhead* reste *Lord Oxhead*, *Mr. Scalper* reste *Mr. Scalper* et *John Smith* reste *John Smith* (Chrestien, 1966). Ce choix de traduction a l'avantage de garder le caractère ethnique (britannique, slave, asiatique, etc.) choisi par l'auteur et de le présenter tel quel aux yeux et aux oreilles des lecteurs francophones. Ainsi, nous pouvons imaginer que *Samuel Rothstein* est probablement juif, que *Katoucha Katouchevitch* a de bonnes chances d'être russe et qu'il ne serait pas surprenant que *Mr. Yahi-Bahi* soit d'origine hindoue (Sternberg, 1966).

Par contre, d'autres traducteurs choisissent de traduire les noms propres lorsque ce procédé permet de recréer en français l'effet comique produit dans le texte de départ. Comme Stephen Leacock donne souvent des noms évocateurs à ses personnages, ces traductions facilitent la lecture à ceux qui ne comprennent pas l'anglais. Ainsi, sous la plume de Suzanne Saint-Jacques Mineau, *Mr. Butt* devient *M. Fouine* et *Dr. William Jaws* devient *Docteur L.A. Mâchoire* (Saint-Jacques Mineau, 1985). À son tour, Jean Gattégno traduit *Field-Marshal Lord Stickett* par *Maréchal Lord Tienbon*, *Lady Nearleigh Sloper* par *Lady des Bordes Presques* et *Lord Glower* par *Lord Morose* (Gattégno, 1964).

Malheureusement, chacun de ces deux procédés ne permet pas de respecter à la fois le caractère ethnique (graphie et sonorité d'une langue ou d'une culture particulière) et le sens d'un mot (signification dans la langue officiellement comprise par le lecteur). Lorsque Francine Sternberg reproduit fidèlement le nom de *Mr. Appin-Hyphen-Smith* dans sa traduction française de la nouvelle *Old Junk and*

New Money (« Antiquailles et nouveaux riches »), ou lorsqu'elle se limite à franciser le titre *Mrs.* en proposant au lecteur le personnage de *M^{me} Hespeler-Hyphen-Jones* (Sternberg, 1966 : 60-61), l'effet comique qu'apportait le mot *Hyphen* (trait d'union) en anglais n'est pas senti en français. Stephen Leacock permettait aux lecteurs anglophones de se moquer un peu des petits bourgeois aux longs noms de famille composés en étirant par un caricatural *Hyphen* des noms propres aussi banals que *Smith* ou *Jones* et la traductrice aurait pu chercher à reproduire l'effet de ce procédé. Puisque les particules sont souvent employées en français pour exprimer la noblesse, *Mr. Appin-Hyphen-Smith* aurait pu devenir *M. du Pont* (*Dupont* est un nom français courant) ou *M. du Val* (pour les lecteurs québécois). De cette façon, le lecteur francophone aurait eu droit, comme le lecteur anglophone, à un nom à la fois bourgeois (présence graphique d'une particule) et populaire (sonorité d'un patronyme banal). Cependant, ce choix a le désavantage d'impliquer que les personnages sont francophones, ce qui risque de porter atteinte au scénario original.

Afin de respecter la sonorité, la graphie et la culture anglaises, de même que la longueur prétentieuse du nom néanmoins commun du personnage, il serait possible de rendre *Mr. Appin-Hyphen-Smith* par *Mr. Robert Bob (Junior) Smith III*. Le traducteur pourrait aussi recourir à des moyens typographiques pour exprimer la longueur fabriquée et la prétention du patronyme composé de deux éléments pourtant ordinaires : *Mr. Appin – Smith* s'étalerait ainsi sur une ligne, ou *Mr. Appin – Smith* pavanerait parmi les autres mots (cette suggestion se montrerait probablement très efficace dans un texte où l'on rencontrerait aussi *Mr. Rockefeller*, en tout petits caractères). Une autre possibilité serait enfin de traduire en français *Hyphen* par un mot hybride qui permettrait au lecteur francophone de saisir la signification (trait d'union), mais qui imiterait la prononciation anglaise (« twrèsd'ounione »). *Mr. Appin-Hyphen-Smith* deviendrait alors *Mr. Appin-Twrèsd'ounione-Smith*. Toutefois, ce procédé demande un certain effort de la part du lecteur et il n'est pas sûr que celui-ci comprenne de quoi il s'agit. Vaudrait-il mieux de proposer tout simplement *Mr. Appin-Trait d'union-Smith*?

Puisque le caractère ethnique et le sens d'un nom propre peuvent tous les deux influencer la lecture d'une nouvelle humoristique, il appartient au traducteur ou à la traductrice de bien les identifier. Pour arriver à déplacer dans le texte d'arrivée tout le « contenu comique » du texte de départ, il peut convenir de considérer les mots choisis par l'auteur tant sur le plan du sens (au propre et au figuré) que sur le plan de la forme (ethnicité, sonorité, graphie, normalité, etc.), de même que les rapports qui existent entre ces unités lexicales, la structure et le rythme du texte. Parfois, l'effet comique d'un nom propre n'est pas complètement senti dès sa première occurrence dans le texte : ce n'est que plus loin, au contact d'autres informations que se produit la surprise. L'auteur a probablement préparé son coup, et le traducteur devrait chercher à découvrir, puis à reproduire cette organisation de

données. En effet, plusieurs sourires reposent sur l'efficacité d'un rebondissement bien préparé.

B. Traduction d'un patois

Voici un exemple très particulier afin d'illustrer comment les traducteurs de textes humoristiques doivent faire preuve de vigilance à la lecture de l'original. Idéalement, ces personnes devraient identifier ce qui est susceptible d'être drôle dans le texte et, dans la mesure du possible, chacun des procédés utilisés par l'auteur pour obtenir un effet comique. Dans un texte qui se lit rapidement et dont l'humour est finement articulé autour d'une série de rebondissements et de sous-entendus, il n'est pas toujours facile de discerner les astuces de l'auteur dès le premier coup d'œil.

L'extrait suivant illustre un problème de traduction d'un patois où c'est la sonorité qui sert de prétexte à la raillerie. En quelques lignes, Leacock offre une occasion aux lecteurs de sourire devant la douce bêtise du genre humain. Précisons que la narratrice est une jeune fille victorienne qui n'est pas très futée. Elle se rappelle son enfance et sa perception de la réalité tient de la distorsion. Sa version des faits est allègrement truffée de faussetés que le lecteur découvre peu à peu, en lisant entre les lignes.

Texte original :

Gloops was on the border of Lincolnshire. All of Papa's tenants and cottagers spoke with the beautiful old broad accent of the fen country and said 'yowp' for 'yes', and 'nowp' for 'no', and 'thowp' for 'thou', and 'sowp' for 'soup.' It seems so musical. It is a pity it is dying out. (Leacock, 1938 : 16)

Traduction :

Gloops se trouvait à la limite du Lincolnshire. Les tenanciers et les fermiers de Papa avaient tous ce délicieux accent gras du pays des marais et disaient « ouais » pour « oui », « nan » pour « non », « toai » pour « toi », et « choupe » pour « soupe ». C'était tellement musical! Quel dommage que de telles pratiques soient en train de se perdre! (Gattégno, 1964 : 17)

La narratrice évoque avec nostalgie un parler qu'elle trouve délicieux, *It seems so musical* dit-elle. Cependant, les lecteurs anglophones peuvent saisir l'ironie du commentaire. En effet, le patois *tellement musical* ne tient qu'à un seul son : « -owp » (*yowp*, *nowp*, *thowp* et *sowp*).

Malheureusement pour les lecteurs francophones, *ouais*, *nan*, *touai* et *choupe* ne riment plus en français comme en anglais. Ici, il n'était probablement pas essentiel de reprendre et de traduire les mots *yes*, *no*, *thou* et *soup* en particulier. Le sens précis de ces mots ne semble pas directement produire un effet comique; le procédé qui semble avoir été utilisé est plutôt le choix en anglais de mots courants qui ne riment pas normalement, mais qui deviennent étrangement mélodieux aux oreilles de la narratrice lorsqu'ils sont dits avec l'accent des fermiers de son père. L'ironie repose dans le fait que la répétition du son « -owp », registre assez limité et pas tellement gracieux, ne prendrait probablement pas des allures poétiques pour le commun des mortels. On aurait pu traduire ce passage en choisissant d'autres mots courants en français qui puissent rimer lorsque prononcés par les fermiers, avec un son grossier comme en anglais.

C. Traitement d'une langue étrangère

Contexte : un américain qui veut faire bonne impression dans un restaurant parisien (extrait de la nouvelle *The Advantages of a Polite Education*).

Original : “Bringez moi de la soupe, de la fish, de la roast pork et de la fromage.” (Leacock, 13 : 100)

Traduction : « Bringez-moi de la soupe, de la fish, de la roast pork et de la fromage. » (Saint-Jacques Mineau, 85 : 96)

Le personnage anglophone cherche à bien s'exprimer en français, mais il fait des erreurs.

Remarques :

? Dans la traduction, la seule différence en fait de présentation visuelle du texte réside dans la ponctuation qui respecte la grammaire française : trait d'union entre le verbe et le pronom et guillemets français. Toutefois, si l'on prononce cet extrait avec tantôt l'accent français et tantôt l'accent anglais, l'aspect sonore des deux phrases peut sembler passablement différent (par exemple, la sonorité de *Bringé-moi de la soupe* pour le lecteur francophone ne ressemble pas exactement à *Brouigné-moaye di lâ soup* pour le lecteur anglophone). Naturellement, on peut aussi supposer que les lecteurs soient bilingues et qu'ils prononcent les éléments anglais avec l'accent anglais, et les éléments français avec l'accent français. Une nouvelle difficulté apparaît cependant si l'extrait est traduit dans une troisième langue.

? En anglais, les mots ou éléments étrangers (qui appartiennent à la langue française) pour le lecteur sont « -ez » (*Bringez* [on mêle un verbe anglais et une conjugaison française], *moi, de, la, soupe, et fromage*). Dans la traduction, les mots ou éléments étrangers (qui appartiennent à la langue anglaise) sont « bring- » (*Bringez*), *fish, roast et pork*. On aurait pu faire autrement, comme utiliser un verbe français dans la version française, pour faciliter la compréhension des lecteurs francophones, tout en faisant appel à un procédé pour indiquer que le locuteur maîtrise mal la langue de Molière. Par exemple, étant donné que l'anglais ne fait pas la distinction entre le « tu », plus intime, et le « vous », plus respectueux, le personnage qui cherche néanmoins à s'exprimer très poliment aurait pu tutoyer le serveur.

? On reprend dans la traduction les marques qui illustrent les problèmes posés par le genre des mots en français pour un anglophone; par exemple il est écrit *de la fromage* plutôt que du fromage.

Le traitement d'une ou de différentes langues étrangères au moment de la traduction d'un texte peut varier considérablement en fonction de plusieurs facteurs : caractéristiques des langues en cause, lecteurs à qui la traduction est destinée, effet souhaité dans le contexte, etc.

5. Conclusion

Lorsqu'il s'agit de traduire un auteur, la lecture de textes déjà traduits peut faciliter le travail. Cependant, il n'est pas toujours possible d'avoir accès à de tels documents, qui existent ou non, et dont la trace est ou n'est pas répertoriée. La spontanéité, la perspicacité, voire l'audace d'un traducteur semblent aussi intervenir quand vient le temps de composer une version. Sans oublier l'expérience, la précieuse expérience, et nombre de considérations beaucoup plus terre à terre comme du temps, des fournitures, l'équipement nécessaire et un budget suffisant.

Dans mon cas particulier, je dois toutefois admettre que l'attrait du texte à traduire a une influence dominante sur mon état d'esprit au moment du travail. À mes yeux, la beauté de la traduction littéraire réside peut-être dans la grâce passagère qu'elle accorde à ses serviteurs.

Bibliographie

Boivert, Anne, « Un grain de sel... » dans *Circuit*, Montréal, n° 13, juin 1986, 28 p.

Côté, Roch, « Ne tirez pas sur le traducteur! » dans *Le Devoir*, Montréal, samedi 28 novembre 1992, cahier D.

Leacock, Stephen, *Behind the Beyond and other contributions to human knowledge*, reprinted, London, John Lane The Bodley Head Ltd, 1928, 213 p. 1^{re} éd. : 1913.

Leacock, Stephen, *Histoires humoristiques*, traduites de l'anglais et présentées par Michel Chrestien, Paris, R. Laffont, Collection Pavillons, 1963, 273 p.

Leacock, Stephen, *Literary Lapses*, reprinted, McClelland & Steward Inc., New Canadian Library, 1991, 157 p. 1^{re} éd. : 1910.

Leacock, Stephen, *My Victorian Girlhood – Mémoires d'une jeune fille victorienne* (édition bilingue), présentation et traduction de Jean Gattégno, dessins de Raoul Mouillard, Paris, Lettres Modernes, Passeport, 1964, 61 p. 1^{re} éd. anglaise de *Model Memoirs* : 1938.

Leacock, Stephen, *Sunshine Sketches of a Little Town*, reprinted, McClelland & Steward Inc., New Canadian Library, 1991, p. x. 1^{re} éd. : 1912.

Leacock, Stephen, *Textes choisis*, traduit de l'américain par Francine Sternberg et autres, Paris, Julliard, Humour secret, 1966, 245 p.

Leacock, Stephen, *Un été à Mariposa*, traduit du canadien-anglais par Élise de Bellefeuille et Michel St-Germain, Montréal, Québec/Amérique, Littérature d'Amérique, 1986, 173 p.

Leacock, Stephen, *Un grain de sel...*, textes choisis et traduits de l'anglais par Suzanne Saint-Jacques Mineau, Montréal, P. Tisseyre, Collection des deux solitudes, 1985.

Note de l'auteur

Depuis la présentation de cet exposé, j'ai pris connaissance d'un septième recueil de nouvelles de Stephen Leacock traduites en français au Québec. Il s'agit de *Leacock-à-l'âne*, textes choisis et adaptés de l'anglais par Élise de Bellefeuille et Michel Saint-Germain, publié chez Guérin littérature (Montréal), en 1992.

Source : *Ellipse*, n° 51, 1994, p. 9-22.